

Introduction générale

« L'historien reconnaît sa parenté avec l'artiste. »

DILTHEY, *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*¹.

« La manière dont on imagine est souvent plus instructive que ce qu'on imagine. »

Gaston BACHELARD, *La Psychanalyse du feu*².

La perméabilité problématique des frontières entre histoire et littérature fait l'objet d'une actualité scientifique très riche depuis quelques années. Pour se limiter à la seule situation française, on peut dire que discussions et écrits critiques ont gagné en quantité et en substance suite à la publication des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, en 2006³. On sait la vivacité du débat qu'a suscité dans les media en 2010 la publication du *Jan Karski* de Yannick Haenel, lequel a invoqué la liberté inaliénable de l'artiste et de son imagination en réponse aux critiques de Claude Lanzmann, qui l'accusait de falsifier le passé. En revanche, nul n'a semblé considérer comme un attentat à la vérité historique le fait que Pierre Michon, dans *Les Onze*, ait fait passer pour véritables un tableau imaginaire et des citations de Michelet elles aussi inventées. Faut-il pour autant souscrire à la formule de Pierre Nora et considérer l'écriture romanesque comme « celle à qui tout est permis, à qui tout est même demandé⁴ » à partir du moment où elle affiche sa fictionnalité? Est-ce à dire alors qu'il n'y a pas d'enjeu de mémoire dès lors que l'imagination est revendiquée? Pourtant, le procédé passe sans doute plus inaperçu chez Michon que chez Haenel car il ne touche pas au même pan de la mémoire collective. Face à certaines expérimentations historiographiques récentes, comme *Les Conférences de Morterolles* d'Alain Corbin⁵ et face

1. Traduction Sylvie Mesure, Paris, Éditions du Cerf, 1988, p. 68.

2. Paris, Gallimard, 1949, p. 54.

3. Citons les numéros du *Débat* (« L'histoire saisie par la fiction », mai-août 2011) et de *Critique* (« Historiens et romanciers. Vies réelles, vies rêvées », avril 2011) ou encore le dossier critique « Faire et refaire l'histoire » d'*Acta Fabula* (juin-juillet 2011), qui rendent compte de la réception des parutions littéraires et historiques de l'année 2010.

4. NORA P., « Histoire et roman : où passent les frontières? », dans *Le Débat*, *op. cit.*, p. 10.

5. Dans *Les Conférences de Morterolles, hivers 1895-1896. À l'écoute d'un monde disparu*, Paris, Flammarion, parues en 2011, Alain Corbin imagine la teneur de conférences dont il reste des titres, mais pas de textes. Il y a quelques années, Simon Schama avait tenté un parcours analogue d'imagination historique dans son livre *Dead Certainties. Unwarranted speculations*, Vintage, 1992.

à l'avènement de fictions historiques d'un genre nouveau, ces questions se posent avec d'autant plus d'actualité. Alors que, dans le roman historique tel qu'il est né au XIX^e siècle, l'histoire se situait à l'arrière-plan, en toile de fond des aventures de personnages fictifs, un certain roman historique contemporain n'en finit pas d'affronter l'histoire événementielle et ses grands acteurs. À l'évolution d'un genre s'ajoute celle des intentions de l'écrivain. Le romancier-historien du XIX^e siècle désirait un roman capable de totaliser le savoir, mais il s'agissait de se placer sur un terrain qui n'était pas celui des historiens de métier. Le titre d'historien est aujourd'hui de ceux que l'on revendique parfois à la légère. Que l'on pense aux polémiques se multipliant face au succès d'un Lorant Deutsch...

Pourtant, il semble que la discussion ne doive pas rester centrée, comme elle l'est encore souvent, sur la représentation de l'histoire dans le roman et sur l'usage du récit dans le champ des études historiques. Elle doit aussi intégrer les formes de récits en image, produites en particulier pour le cinéma et la télévision. La spécificité de l'époque contemporaine réside sans doute dans le fait que l'histoire est à présent partout sur nos écrans, à la source des récits contemporains. Par sa puissance évocatrice et sa capacité à susciter une identification immédiate, l'image interroge avec force « cet entrelacement du vrai, du faux et du fictif qui forme la trame de notre présence au monde », selon la formule de Carlo Ginzburg⁶. À l'ère de l'immédiateté, du présentisme que définit François Hartog⁷, il y a là comme un paradoxe : à peine surgi, l'événement saisi par l'image est absorbé par le présent qui l'assigne à l'histoire, avant qu'il ne soit transformé en littérature et aussitôt, en réalité historique dans l'imagination des spectateurs. Les attentats du 11 septembre 2001 fournissent un bon exemple d'un événement devenu immédiatement historique. Si l'on admet que l'on imagine l'histoire à partir des images qu'on nous en montre, il faut aussi prendre en compte le rôle des éditeurs et producteurs dans la mesure où il préside à la fabrication des imaginaires historiques et aux conditions de réception des œuvres. L'ouverture de la connaissance du passé à un large public se réalise souvent sur le mode d'une « histoire divertissement », dont certains déplorent qu'elle « soit désormais la principale source de connaissance prétendument historique pour la majeure partie de la population⁸ ». La diffusion massive des images invite ainsi avec une plus grande actualité encore à s'interroger sur les enjeux éthiques et politiques de la représentation de l'histoire.

En posant la question de l'imagination, nous souhaitons donc pointer ce qui, à notre sens, sous-tend le débat actuel tout en restant son informulé : la nature de l'imagination littéraire ou artistique et sa capacité à représenter

6. *Le Fil et les traces. Vrai, faux, fictif*, Paris, Verdier, 2010, p. 16.

7. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.

8. BEEVOR A., « La fiction et les faits », *Le Débat*, op. cit., p. 32.

et interroger l'histoire, mais aussi la place de l'imagination créatrice dans le métier d'historien et les évolutions à l'œuvre aujourd'hui au sein de l'écriture de l'histoire. Imagination et histoire, ce n'est donc ni littérature et histoire, ni récit et histoire; ce n'est pas non plus fiction et histoire. Les rapports entre histoire et littérature, récit, fiction sont souvent envisagés du point de vue de leur clivage. On se demande en effet souvent ce qui différencie l'histoire de la littérature, si le caractère narratif de l'histoire peut nuire à sa scientificité et si la littérature peut prétendre à dire quelque chose du passé, à atteindre une vérité historique. Au mieux se donne-t-on pour objectif de savoir si la vérité du romancier – puisqu'on s'intéresse le plus souvent au genre romanesque – a quelque chose de commun avec celle de l'historien. Pourtant, comme le signale Patrick Boucheron, il faut éviter de figer le débat au stade d'une opposition irrémédiable et délétère entre deux formes de récit⁹. La notion d'imagination permet au contraire de ressaisir ce que ces récits ont en partage. Les réflexions proposées dans ce volume abordent des œuvres et des sujets historiques divers en prenant pour point de départ la faculté de production d'images et d'imaginaires qui y est en jeu. Il est ainsi possible de voir comment les différentes façons de traiter le passé empruntent à des processus d'imagination similaires ou différents et comment des poétiques distinctes de l'écriture historique peuvent se constituer. Comme l'affirmait Aristote dans *La Poétique*, il semble bien que l'histoire soit à la fois ce qui rapproche et ce qui distingue la poésie de l'histoire des historiens, cette dernière se situant du côté du vrai alors que la poésie est du côté du vraisemblable, mais aussi du possible¹⁰. Si l'imagination artistique est celle du possible de l'histoire, de sa virtualité, ce possible est-il absent de l'imagination de l'historien?

Il ne s'agit pas pour autant de sombrer dans le relativisme et d'avancer que tout est imagination, comme on a pu dire que tout était langage dans le sillage du *linguistic turn*. Si tout récit de l'histoire comporte sa part d'imagination, il convient de s'entendre sur la spécificité de l'imagination historique, par rapport à l'imagination artistique, et sur ce que l'une et l'autre peuvent partager. Critiquée par les historiens positivistes, l'imagination a de fait aujourd'hui retrouvé, en partie, une légitimité. Mais pointons

9. « "Toute littérature est assaut contre la frontière". Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010/2, p. 441-467.

10. Voir *La Poétique*, 9, 1451b : « Le rôle du poète est de dire *non pas ce qui a réellement eu lieu mais ce à quoi on peut s'attendre, ce qui peut se produire conformément à la vraisemblance ou à la nécessité*. En effet, la différence entre l'historien et le poète ne vient pas du fait que l'un s'exprime en vers ou l'autre en prose (on pourrait mettre l'œuvre d'Hérodote en vers, et elle n'en serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose); mais elle vient de ce fait que *l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce à quoi l'on peut s'attendre. Voilà pourquoi la poésie est une chose plus philosophique et plus noble que l'histoire: la poésie dit, plutôt le général, l'histoire le particulier*. Le général, c'est telle ou telle chose qu'il arrive à tel ou tel de dire ou de faire, conformément à la vraisemblance ou à la nécessité: c'est le but visé par la poésie, même si par la suite elle attribue des noms aux personnages. Le particulier, c'est ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qui lui est arrivé » (nous soulignons).

l'actualité des interrogations de Pierre-Claude-François Daunou, qui écrivait déjà en 1842¹¹ :

« Il appartient sans doute à l'imagination d'animer les récits historiques, d'en peindre les détails, de les rendre plus sensibles par le mouvement du style, par la couleur des expressions, par l'éclat des images. Mais la charger de trouver les faits, lui permettre de les agrandir, de les orner de ce qui leur manque, d'y ajouter des fictions et des hypothèses, des harangues, des dialogues et je ne sais quels autres intermèdes, se confier enfin à son instinct, et, comme on l'a dit depuis peu, à son impartialité, c'est préférer les prestiges aux souvenirs, et détruire une science utile pour créer un art fallacieux. Faites des romans ; il en est d'instructifs, mais ce sont ceux qui se donnent pour ce qu'ils sont ; jamais ceux qui usurpent, ainsi qu'il est trop souvent arrivé, le nom d'histoire, et qui mêlent impartialement aux vérités les inepties et les mensonges. »

L'imagination est-elle redevenue le danger de l'historien ? S'il convient de défendre la fonction des historiens dans la société, l'imagination ne peut-elle, au contraire de ce que dit Daunou, avoir sa part dans la recherche des faits ?

Le présent recueil s'attache à explorer ces questions, à partir du fil conducteur que constitue la notion d'« imagination », entendue au sens de « faculté créatrice ». Trois axes fédèrent la réflexion. Les articles qui composent la première partie de ce volume envisagent l'imagination dans les écritures de l'histoire, d'un point de vue théorique d'abord (« L'imagination dans la production des discours scientifiques sur l'histoire »), puis d'un point de vue textuel. Les contributions portent sur l'appropriation du fait et des méthodes historiques par des écrivains (« Vues d'angle : l'histoire en littérature », et sur les démarches d'écriture respectives des uns et des autres (« Le miel des mélanges : ce qu'historiens et écrivains peuvent partager »).

La deuxième partie est centrée sur la mise en image-s de l'histoire. Il s'agit ici d'explorer la lecture du passé que proposent les productions cinématographiques mais aussi télévisuelles. On souligne d'abord le rôle dévolu au spectateur de film ou téléfilm historique (« L'engagement devant l'écran : la réception de l'histoire filmée »), avant de laisser la parole à ceux qui adaptent l'histoire à l'écran (« Marier le septième art à l'histoire : échange d'expériences »).

Enfin, la troisième partie s'intéresse à la fabrique des mémoires et aux imaginaires historiques produits par la récupération sociale du fait vrai. L'interrogation s'applique successivement à trois objets où s'investit l'affectivité des individus et des groupes : l'expérience coloniale (« Recomposer l'histoire : imaginaire et identités »), le passé plus ou moins récent d'un pays ou d'un groupe culturel (« Construire/déconstruire l'histoire collective ») et la Shoah (« Imaginer un "sens" à l'histoire »).

11. *Cours d'études historiques*, in LETERRIER A.-S., *Le XIX^e siècle historien*, Paris, Belin, 1997, p. 158.